



Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Séance publique

Maeterlinck, notre contemporain ?

Christian Angelet Une jeunesse gantoise – **Maxime Benoît-Jeannin** De l'importance d'être Georgette (ou de la difficulté de la biographie) – **Jacques Cels** Gaston Compère hyperlecteur – **Julien Roy** Mettre Maeterlinck en scène

Communications

Marie-José Béguelin Ferdinand de Saussure après un siècle – **Guy Vaes** Un intime écheveau d'horizons – **Jacques De Decker** Wagner chez les Belges – **Éric Brogniet** L'influence des poètes arabes préislamiques sur la naissance de l'amour courtois chez les troubadours de langue d'oc – **Philippe Jones** La création et l'image mentale – **Robert Darnton** Le numérique et l'avenir du livre – **Raymond Trousson** Musique et musiciens dans *À la recherche du temps perdu* – **Jean-Baptiste Baronian** Portrait du romancier au dictaphone – **Daniel Droixhe** Aux origines de l'Académie royale de Belgique (1835-1837). Attraction flamande, occultation wallonne – **Yves Namur** De la table à l'écrit, petit traité des gourmandises littéraires (III). Dodin-Bouffant et son double chinois

Hommage à Pierre Ruelle

Marc Wilmet Pierre Ruelle. Fragments de souvenirs – **Jacques Charles Lemaire** Pierre Ruelle, professeur à l'U.L.B. Quelques anecdotes

Prix de l'Académie en 2010

Ceux qui nous quittent

Hubert Nyssen par Jacques De Decker



De l'importance d'être Georgette (ou de la difficulté de la biographie)

Par M. Maxime Benoît-Jeannin

La biographie est un genre littéraire très ancien. Certains hommes, certaines femmes frappent notre imagination, et nous désirons alors retracer le plus fidèlement possible les petits et les grands événements de leurs vies. Après avoir écrit la biographie de ce grand violoniste que fut Eugène Ysaye, j'ai éprouvé le besoin de raconter l'histoire de Georgette Leblanc. Avant de voir son nom citer au cours de mes recherches sur Eugène Ysaye, au milieu des années quatre-vingt, dans les programmes de la Libre Esthétique et les mémoires de Madeleine Maus, j'ignorais tout d'elle. Mais ce nom, Georgette Leblanc, me fit me souvenir de Maurice Leblanc, dont j'avais lu uniquement jusque-là les aventures d'Arsène Lupin. Avaient-ils un rapport ? Et comment ! Ils étaient frère et sœur. Puis je trouvai rapidement, en occasion, les *Souvenirs* de Georgette Leblanc, qui me rapprochèrent de Maurice Maeterlinck, fort oublié à l'époque et que moi-même, je dois dire, je connaissais assez mal, à part sa poésie et *Pelléas et Mélisande*, bien entendu... Cette lecture me fit comprendre que j'avais trouvé le personnage idéal, parce qu'il me mettait en relation avec mes préoccupations les plus secrètes. Je me lançai donc dans un programme de lectures ambitieux qui m'entraîna dans une exploration du symbolisme européen assez complète... et ainsi de suite... J'avançais... une découverte en appelant une autre. Cette quête dura une dizaine d'années. Un jour que je feuilletais une brassée de feuilles dactylographiées réunissant l'essentiel de la correspondance de Georgette

Leblanc avec Maeterlinck, je fus frappé par quelques lignes d'une courte lettre datée du 23 juin 1898, où la cantatrice évoquait un certain Sébastien Melmoth. Or, je savais qu'Oscar Wilde, en exil en France après sa libération de la geôle de Reading, le 19 mai 1897, se faisait appeler Sebastian Melmoth. J'enquêtai. À cette date, il se trouvait bien à Paris et habitait l'hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, où il s'était inscrit sous le nom de Melmoth. Pour moi, Melmoth était, avant d'être le pseudonyme que s'était choisi Wilde, le héros d'un personnage de roman noir anglais publié en 1820, par le Révérend Charles Maturin. Son livre s'intitulait : *Melmoth, l'homme errant*, et il avait été fort admiré par André Breton et ses amis surréalistes. Plus tard, après la parution de mon livre, j'apprendrai pourquoi Wilde avait choisi ce nom de Melmoth comme pseudonyme, pas seulement par admiration pour le chef-d'œuvre de Maturin et parce que Melmoth était « l'homme errant », mais aussi parce que Maturin était un oncle de sa mère. Quant à « Sébastien », c'était en référence au saint criblé de flèches, ce capitaine mis à mort sous Dioclétien. Et c'était bien ce qui était arrivé à Wilde, puni de deux ans d'emprisonnement dans un des pénitenciers les plus durs d'Angleterre, où l'on pendait les condamnés à mort et où l'on persécutait les prisonniers au point de les empêcher de dormir. Enfin, oui, c'était donc bien d'Oscar Wilde dont Georgette Leblanc entretenait « son Maurice ». Puis je dénichai un article publié par *Les Nouvelles littéraires* (25 octobre 1945), signé par un certain Guillot de Saix — peut-être un pseudonyme —, ancien « nègre » de Willy, le premier mari de Colette. Cet article narrait la rencontre entre Maeterlinck, Georgette Leblanc et Oscar Wilde. Guillot de Saix ayant utilisé, fidèle à sa vieille technique, des extraits des *Souvenirs* et d'un texte que Georgette avait écrit sur Wilde, pour composer son article, ce dernier n'était pas vraiment de première main. Le « nègre » de Willy n'avait pas été témoin de cette rencontre. Mais maintenant, je pouvais être certain que Georgette, « son Maurice » et Wilde s'étaient vraiment connus. Naturellement, j'exprimai mes doutes et mes tâtonnements dans le chapitre intitulé *Oscar Wilde* de la biographie elle-même. La courte lettre, qui m'avait apporté la preuve de la rencontre, quelles que soient ses circonstances, entre Georgette et Wilde, et sans doute Maeterlinck, disait ceci : « Mon Maurice, je t'aime. Ne fais pas d'imprudences. [?] N'oublie pas le livre *Entrevisions* pour Sébastien Melmoth... rue des Beaux-Arts, Paris. C'est un devoir que de ne pas négliger le plaisir que l'on peut faire à ce grand homme. » Cette phrase sublime, seule Georgette pouvait l'écrire. Elle exprimait toute la compassion de la diva pour le paria qu'était devenu Wilde. *Entrevisions* est le titre d'un recueil de poèmes de Charles van Lerberghé, paru en 1898, chez Lacomblez, à Bruxelles. On sait que

Maeterlinck critiqua sévèrement le manuscrit de son ami avant sa publication. Les poèmes étaient, selon lui, empreints de « naïveté », pleins de « rhétorique » et d'une « fadeur » désespérante. Il y relevait un « abus d'eau de rose, etc. ». Le manuscrit, avec l'accord de l'auteur et de son « comité de lecture » qui se composait, outre Maeterlinck, d'Albert Mockel et de Fernand Séverin, fut émondé, réduit, les poèmes châtiés, et le titre, choisi par Van Lerberghe, devint *Entrevisions*. Le recueil était maintenant composé de trois parties : « Jeux et songes », « Le Jardin clos » et « Sous le portique ». Pourquoi ce livre aurait-il fait particulièrement plaisir à Oscar Wilde ? C'est difficile à cerner. Georgette lui en avait-elle dit quelques mots ? Je le suppose. Van Lerberghe était l'un des grands amis de Maeterlinck. Il n'y aurait rien eu d'extraordinaire à ce qu'elle lui en parlât, surtout si Wilde lui avait demandé ce qui était lisible en français dans l'actualité littéraire de l'année 1898. Cependant, *Entrevisions* célébrait l'éveil à l'amour de la femme. « Le rêve de son âme enfin se réalise, / Et c'est une adorable et soudaine surprise. » Difficile de voir en quoi Wilde aurait pu être séduit par ce thème. Van Lerberghe était bien conscient de ce qui le séparait de Maeterlinck : « Nous avons le même idéal d'art, presque la même vision (...), écrit-il à Fernand Séverin, la principale différence qu'il y a entre nous, c'est que lui préfère le crépuscule et moi l'aube — et qu'il a du génie. »

Combien de temps Georgette a-t-elle fréquenté Wilde ? Nous sommes en juin 1898. Wilde a été enterré le 3 décembre 1900 au cimetière de Bagneux. Entre ces deux dates, Georgette a été très occupée par son métier et sa relation avec Maeterlinck. Il n'est pas certain qu'elle ait eu beaucoup de temps à consacrer à Wilde. Si elle a eu tendance, parfois, à romancer certains détails de sa vie, elle est pourtant très fiable en ce qui concerne ses rencontres, ses pensées et ses actions. J'ai pu le vérifier maintes fois. En dehors d'une ascendance paternelle inventée — elle prétendit que son père, né à Venise, s'appelait en réalité Bianconi — elle n'a guère eu tendance à transformer la réalité de sa vie. N'oublions pas tout ce qu'elle n'a pas révélé, tout ce qu'elle a passé volontairement sous silence et que j'ai pu découvrir. Son autobiographie publiée ne couvre au fond que ses années avec Maeterlinck, ce qui constitue seulement une petite partie de sa vie, même si leur relation dura vingt-trois ans. Et durant cette période, les épisodes de son histoire personnelle furent riches et multiples. Elle n'eut donc pas besoin d'en rajouter. Ainsi, on peut s'étonner aujourd'hui qu'elle ait été la compagne de Maurice Maeterlinck — futur prix Nobel de littérature —, et dans la même période, l'amie de Mallarmé et de Rodin, tout en apportant un réconfort moral à Oscar Wilde. N'oublions pas non plus qu'elle

entretint, pendant quelque temps au moins, de bonnes relations avec Octave Mirbeau. Que le sceptique et très contrôlé Jules Renard l'admira, comme en témoigne son *Journal*. Ne lui donna-t-il que des émotions artistiques ? On l'ignore, puisque son journal intime fut publié, vraisemblablement émondé par sa veuve, Marinette, qui détruisit le manuscrit original. Que Zola, lorsque Georgette participa à la création de l'opéra d'Alfred Bruneau, *L'Attaque du moulin*, tiré de son œuvre, fut sensible à son charme. Que Gide, qu'elle irritait, lui concédait cependant quelque talent. Que le metteur en scène français d'avant-garde Lugné-Poe, qui la détestait parce qu'elle refusait son magistère, estimait qu'elle était si bonne comédienne qu'elle était parvenue à le rouler, lui qui, en tant que directeur du théâtre de l'Œuvre était un truand sans vergogne. Qu'elle fut l'amie de Massenet, qu'elle connut de près Fauré et Debussy, Eugène Ysaye et tant d'autres compositeurs et musiciens. Qu'elle fréquenta Colette jusqu'en 1914. Qu'après sa rupture avec Maeterlinck, le cinéaste Marcel L'Herbier la fit tourner dans *L'Inhumaine*, alors qu'elle avait déjà cinquante-cinq ans. Qu'elle eut une aventure sentimentale avec Gabriele D'Annunzio, en janvier 1925. Autour de 1900, bon nombre d'écrivains et de journalistes moins prestigieux que les déjà nommés, de Paul Adam à Georges Maurevert, en passant par Camille Mauclair ou Maurice Rollinat, sans oublier le Sâr Péladan, fondateur de la Rose-Croix, furent de ses familiers. On peut donc, sans exagérer, écrire que cette femme fit la plus forte impression sur ses contemporains. On s'est souvent trompé à son sujet et on lui a rarement rendu justice. Par certains côtés, elle dérangeait. La biographie que je lui ai consacrée montre bien cela.

Pour ce qui concerne plus spécialement Oscar Wilde, je peux donc affirmer maintenant et sans risque d'erreur que Maeterlinck, Georgette et Wilde dînèrent ensemble un soir de juin 1898, chez Georgette Leblanc, au 5, Villa Dupont, dans cette voie privée qui donnait sur la rue Pergolèse. De retour à Paris, en janvier 1898, après un séjour à Naples en compagnie de lord Alfred Douglas alias « Bosie », Wilde s'établit d'abord à l'hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts, avant d'émigrer, parce que c'était moins cher, à l'hôtel d'Alsace, dans la même rue, en mars. Il y mourut le 20 novembre 1900. La preuve que la rencontre avait bien eu lieu, c'est une lettre de Wilde à son ami Robert Ross, son exécuteur testamentaire, qui me l'apporta. Il lui écrit, en effet, parlant de Georgette Leblanc et de Maurice Maeterlinck :

Ils ont une petite maison charmante — près du bois de Boulogne — toute en murs blancs et meubles verts, avec des photographies

de tableaux de Burne-Jones — des tas de livres, des chandeliers de bronze hollandais et des cuivres. Lui, c'est un *bon garçon* [en français dans le texte] — bien entendu, il a complètement renoncé à l'art. Il ne pense qu'à rendre la vie saine, d'esprit et de corps — et à libérer l'âme des entraves de la culture. L'art lui fait à présent l'effet d'une maladie, et *La Princesse Maleine*, d'une absurdité de sa jeunesse.

On reconnaît bien dans ces quelques lignes le Maeterlinck avec lequel on est maintenant familier, le critique acerbe de ces œuvres de jeunesse qui enchantèrent Mirbeau. « J'ai dîné avec lui, continue Wilde, la veille du jour où il partait pour Londres. » Il ne partirait pas seul, Georgette l'accompagnant. À Londres, ils assisteront, en compagnie de Van Lerberghe, aux représentations de *Pelléas et Mélisande*, la pièce, avec une musique de scène de Gabriel Fauré, ce qui eut le don d'énervier Debussy. Le lendemain de cette représentation, Georgette et Maeterlinck croiseront Albert Carré, le directeur de l'Opéra-Comique, avec qui Georgette aura bientôt maille à partir. Wilde s'interrogeait sur ce *Pelléas et Mélisande* anglais. Il avait questionné son ami Ross : « Tu ne m'as jamais rien dit sur *Pelléas et Mélisande* ? Était-ce absurde ? » Comme s'il avait voulu dire : était-ce si absurde que cela ? De Londres, Georgette écrivit à son frère Maurice Leblanc ce qu'elle pensait de la représentation de *Pelléas et Mélisande* au Prince of Wales Theater :

Très grande impression, très très scénique. La pièce gagne à la scène à mon avis et pourtant ils n'ont pas respecté les coupures de Maurice !... C'est en somme une succession de tableaux merveilleux. Grande impression d'art mais je ne pouvais en avoir d'autres, ne comprenant pas assez. Très bien monté. Cependant, on peut faire dix fois mieux avec très peu de retouches.

Ont-ils l'occasion, Wilde et elle, d'en parler plus tard ? Peut-être. Rien, en tout cas, ne nous permet de l'affirmer avec certitude. Nous sommes maintenant dans la zone d'ombre de toute biographie. Impossible de suivre jour après jour, comme à la trace, un personnage. Ce que l'on a mûrement avancé peut être remis en cause par la découverte d'une lettre ou d'un nouveau témoignage. Bref, si l'on ne veut pas donner dans l'hagiographie, la plupart du temps, on reste dans l'incertitude. L'intuition supplée parfois à la faiblesse de la documentation. Le bon biographe doit être un écrivain, pas seulement un collecteur de faits vrais.

À présent, deux lettres nous stipulent que Georgette Leblanc et Maurice Maeterlinck ont bien rencontré Oscar Wilde. Celle de Wilde, en personne, à son ami Ross. Celle de Georgette elle-même, qui le nomme Sébastien Melmoth, tout en affirmant à Maeterlinck : « C'est un devoir de ne pas négliger le plaisir que l'on peut faire à

ce grand homme. », phrase prodigieuse de sensibilité et de compréhension quand on y songe, phrase qui signe toute la merveilleuse intelligence pleine d'humanité de son auteur, son absence de préjugés et sa totale liberté. « Sebastian Melmoth » est en effet un des parias de cette fin du XIX^e siècle. À 42 ans, Wilde a été précipité du haut de sa gloire dans la misère la plus abjecte. On l'a marqué au fer rouge. Rejeté, réprouvé, poursuivi par la haine publique, haï, tel il était en cette fin de siècle, et il fallait avoir un courage et un mépris des convenances peu communs pour s'entretenir avec lui et le recevoir. Par le fait qu'elle était femme, Georgette ne pouvait espérer le moindre hommage en retour de son authentique dévouement. Mais elle sut apprécier à son juste prix leur camaraderie où le désir sexuel n'entraînait jamais. De plus, son amitié pour les femmes la rendait sans doute sensible aux amours hors normes. Elle a donc su voir en Wilde un poète, un homme de théâtre et un romancier, supérieur par la création de son esprit et la douleur de son expérience à nombre d'écrivains de son temps, sans se laisser effaroucher par la condamnation dont il a été victime. Comment a-t-elle été prévenue de sa présence à Paris ? Par Louis Fabulet, ami d'enfance de Maurice Leblanc, et qui traduisit de nombreux auteurs anglais, dont Kipling ? Ou par Léon Bazalgette qui fréquenta son studio au début de la décennie ? Sans oublier Félix Fénéon et le groupe de la *Revue blanche*, Fénéon y publiant les poèmes de prison de Wilde ? André Gide et Édouard Ducoté, en mai 1898, ont invité Wilde à présider un banquet offert en son honneur. À Paris, ayant quitté Berneval (près de Dieppe), lieu de séjour choisi après sa libération, Wilde fut moins isolé qu'on l'a écrit. Il compte parmi ses amis le critique Henry Bauër et Octave Mirbeau que Georgette a bien connus aussi. Ce sont les Anglais de passage ou résidant à Paris qui l'évitent. Sauf Frank Harris, qui l'aide financièrement et lui offre un séjour à La Napoule, près de Cannes. Mais il est vrai que Harris était irlandais d'origine, et que s'il vécut aussi en Angleterre, il se fit naturaliser américain dans les années vingt.

Le jour où d'autres documents sur la relation entre Georgette Leblanc, Maeterlinck et Oscar Wilde viendront au jour, il y aura encore d'autres pages à écrire. C'est ainsi qu'une biographie peut évoluer, et certains personnages paraître en devenir. C'est avec eux que la biographie parfaite pourrait être tentée. Mais, en réalité, la biographie parfaite n'existe pas. Il y aura toujours des zones d'ombre, des épisodes manquants et des années floues. Pour un écrivain, le fil conducteur d'une vie peut être la publication de ses œuvres. Entre la naissance et la mort, il y a cette chaîne à laquelle on peut se raccrocher. C'est le cas de Maeterlinck ou de Wilde. Pour

une artiste touche à tout comme Georgette Leblanc, dont les activités débordent et dont les amours foisonnent, il reste toujours quelque chose à découvrir. Ici, donc, le chapitre Oscar Wilde, provisoirement, se termine.